

Marc d'Évausy

L'Ombre Bleue



Marc d'Évausy

L'Ombre Bleue

Éditions EDILIVRE APARIS
93200 Saint-Denis – 2011

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS

175, boulevard Anatole France – 93200 Saint-Denis

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualite@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-3996-3

Dépôt légal : juillet 2011

© Edilivre Éditions APARIS, 2011

*À toutes celles et ceux qui un jour
traverseront le miroir...*

*Je serai sous la terre, et fantôme sans os
Par les ombres myrteux je prendrai mon repos.*
Ronsard.

Vas-y Vincent, vas-y Vincent prends donc ton verrrrrrre !... Et surtoooooout ne le renverse pâââs !...

Vincent Lemaire subissait, résigné, les aléas d'un repas de communion, où le recueillement eucharistique du matin avait vite laissé place l'après-midi à une liturgie plus terre à terre. Sans pour autant glisser dans l'excessif, la danse du canard et autres rondes animalières – faisant retrousser haut les jupes – avaient donné à cette cérémonie une courbe qui l'apparentait plus à une bacchanale qu'au dernier repas du Christ...

Porte-le au frontibus, au nasibus, au mentibus, et glou et glou et glou et glou et glou et glou...

Parrain de la communiant, il n'avait pu y échapper.

IIIIIIII est des nôôôô... ô... tres ! Il a bu son verre comme nous aaaau... au... tres !!!

Vincent avait toujours eu pour sa filleule une grande affection. L'invitant à Paris pendant les vacances scolaires, il s'attendrissait toujours devant son regard émerveillé de petite provinciale découvrant la capitale. Elle était la fille d'un père

mécano, d'une mère aide ménagère, et habitait la banlieue de Bruay-la-Buissière où la seule distraction du week-end était de pousser un Caddie au Centre Commercial. Aussi, Vincent s'était chargé d'une mission toute particulière : sortir Myriam d'un environnement qu'il croyait néfaste à son éducation. Il s'obligeait ainsi à être présent aux grandes fêtes familiales, afin de lui apporter, pensait-il, cette aura particulière qui entoure les parisiens. Ceux qui habitent dans le 1^{er} arrondissement, rue du Louvre, dans un loft, qui ont quarante-quatre ans, les cheveux grisonnants un peu longs, de fines lunettes tendance, et qui par le décontracté de leurs vêtements montrent innocemment aux provinciaux le chemin qu'il leur reste à parcourir... Vincent était donc de ceux-là, et pour ses déplacements dans le Pas-de-Calais entretenait ce superficiel comme on lustre une voiture. Mais ces fêtes étaient pour lui un véritable chemin de croix. Repas pantagruéliques interminables, où le raffinement culinaire s'apparentait à un jeu de quilles, le tout saupoudré de plaisanteries de poids qui, dès l'apéritif, dépassaient la mesure du grivois. Il se forçait alors à sourire en serrant les mâchoires, maudissant ce maudit jour où Antoine, le père de Myriam, vingt-cinq ans plus tôt lui avait voué une amitié éternelle...

C'était à la fin des années 1980, pendant leur service militaire en Allemagne. Lors d'un rassemblement, sous une pluie fine, Antoine cuvait ses dix canettes de bière de la veille en dodelinant de la tête et en vacillant. L'adjudant-chef, remarquant son garde-à-vous quelque peu précaire, l'avait fait sortir des rangs. Vincent avait aussitôt pris sa défense,

et, sans doute inspiré par l'eau qui ruisselait de son béret, avait affirmé qu'Antoine répétait.

– *Ah oui ! Et que répète-t-il cet abruti ?*

Vincent se mit à chanter :

– *I'm sinnnnn... ing the rain...*

La punition fut immédiate pour toute la section qui avait rigolé de concert. Mais depuis cette marche forcée de dix kilomètres, Antoine, qui avait évité deux jours de trou et une permission sautée, s'était juré de remercier Vincent. Douze années plus tard ce *remerciement* s'était appelé Myriam.

Perdu au milieu d'une grande tablée, Vincent faisait s'égrainer le temps en buvant plus que de raison. Il sentait depuis un moment déjà les regards de sa voisine qui, revigorée par les vins, avait oublié sa timidité première au début du repas. Cheveux châtain colorés, coupés court, elle avait le trait rude mais bien maquillé, et, posé sur de belles lèvres, un vermillon de qualité dessinait une bouche avenante. De plus, son tailleur en daim souple moulant une forte poitrine, attirait de façon opiniâtre le regard. Elle s'appelait Solange, était la cousine d'Antoine, et était mariée à une espèce de VRP en bout de table, complètement débraillé et à moitié ivre... Vincent qui avait maintenant *rompu la glace*, trinquait avec elle et, sans gêne, la tutoyait.

– *Tu habites Liévin !?*

Cette révélation fut pour Vincent une illumination, la fin d'un mystère. Solange était donc cette fameuse cousine qui avait dénié Antoine sur la banquette arrière d'une 4L ! Cela devait être trois mois après leur incorporation et au retour d'une *perm de 72*. Ce matin-là, Antoine était arrivé au rassemblement avec

cet air lointain propre aux jeunes gens qui viennent de découvrir le plaisir tant attendu. Cette première saillie lui avait été racontée en long en large et en travers, et malgré l'exiguïté du lieu et son manque de poésie, Vincent avait longtemps gardé de Solange l'image d'une Circé, envoûtant les conscrits dans une ivresse érotique... Avec ses 46 printemps la *magicienne* avait aujourd'hui pris quelques rides, mais ses courbes dévoilaient encore quelques talents d'ensorceleuse, et Vincent luttait ferme pour ne pas céder comme Ulysse à la tentation d'une périlleuse « escale ». Il faisait donc un effort surhumain pour fixer son assiette en y comptant les flageolets qui la garnissaient. Mais ses yeux étaient obstinément attirés par le corsage de Solange ; et malgré une dernière lueur de raison qui lui fit penser à sa femme restée à Paris, sa main partit discrètement sous la nappe et sur la cuisse de sa voisine...

Myriam avait enfilé sur son aube le *Perfecto* que lui avait offert Vincent. C'était de loin son plus beau cadeau. Aussitôt la cérémonie achevée, les éternelles montres et bijoux de circonstance avaient été revendus aux cousins, cousines et serveuses, et elle caressait à présent une liasse de bons Euros glissée dans la poche latérale de son blouson. À douze ans, Myriam était aussi dégourdie qu'une petite Tzigane. Déjà réglée depuis un an, faite pleinement femme depuis trois mois par un *grand* de troisième, elle commençait sa vie tambour battant, certaine que son avenir se jouerait à Paris, grâce à son parrain qu'elle embrassa dans le cou...

Vincent retira prestement sa main posée sur le haut du bas de Solange et entraîna sa filleule dans un rock

endiablé. Son excitation était à l'extrême et le fait de se dégourdir les jambes allait peut-être le calmer. Mais le ver était dans le fruit... L'absence hautaine de sa femme Valérie, qui ne voulait pas *ripailler avec des prolétaires* tout un après-midi, le jeune corps frémissant de Myriam évoluant dans cet accoutrement irrévérencieux, le mari de Solange, vautre sur une banquette et commençant sa nuit, tout, absolument tout, l'amenait sur des rives que la morale réproouve. Le pacte fut signé lors d'un slow langoureux. Le *On... ly... youuuuu...* emporta d'abord poétiquement Vincent et Solange l'un vers l'autre, puis sournoisement vers l'ombre d'un bosquet, où, arc-boutés aux branches d'un acacia, leurs deux corps se soudèrent dans un accouplement viril et sans nuance...

Vers 4 heures du matin, les dernières portières de voiture claquèrent. Vincent finissait une bouteille avec Antoine sur le parking en racontant à mots couverts ses exploits, tandis que le mari de Solange, ivre mort, était allongé sur la banquette arrière de la Laguna d'Antoine. On n'attendait plus que Solange et Antoinette la femme d'Antoine. Toutes deux arrivèrent quelques minutes plus tard en portant chacune un bidon rempli des restes du repas. On parla encore un peu, Antoinette s'inquiéta de l'aptitude de son mari à conduire, mais quand ce dernier tendit son bras et montra une main parfaitement stable, elle fut rassurée. Il n'y avait pas beaucoup de kilomètres à faire jusqu'à Bruay, mais il fallait être prudent. Au moment de partir, une femme, qui s'avéra être la sœur du beau-frère d'André de Carvin, les interpella car elle n'arrivait pas à démarrer sa vieille Clio. Habitant également à Bruay, il fut sur-le-champ entendu de la

raccompagner à son domicile. Le problème des places fut vite résolu, puisqu'ils mirent sans formalité le mari de Solange dans le coffre. C'était la seule solution, et dans l'état où était le bonhomme, il ne se rendrait compte de rien. De plus, Antoine étant un ancien chasseur, son coffre avait été aménagé à cet effet pour laisser respirer le chien. Vincent se retrouva donc assis à l'arrière entre les deux femmes qu'il fit rire en parlant du mari reconverti en chien de chasse...

Antoine prit la direction d'une bourgade voisine pour déposer les bidons chez une vieille tante où était prévu le lendemain soir un souper.

– Vous m'excuserez, mais avant d'aller chez la vieille tante il faut que je...

Tout en manœuvrant, il se leva de son siège et produisit un pet tonitruant qui surprit tout le monde.

– T'es vraiment un dégoûtant !

Coutumier du fait, Antoine entretenait depuis sa tendre enfance cette vilaine manie, qui au service militaire lui avait valu une certaine considération, mais qui aujourd'hui horripilait Antoinette au plus haut point. Ils sortirent à vive allure du parking du restaurant, riant mais priant quand même pour qu'une autre déflagration ne vienne pas les empester avant Bruay.

Vincent baignait dans une douce ivresse, cette communion lui avait permis de visiter Sodome, et peut-être, s'il continuait sous cette amure, d'aborder sans effort les plages de Gomorrhe... Confortablement installé entre les deux femmes, il avait posé ses mains sur leur cuisse et enhardi par cette première approche, qui n'avait offusqué personne, il se servit de l'effet

centrifuge d'un virage pour embrasser cette sœur *André de Carvin*. Après deux timides baisers il fut possédé par une langue malhabile et gourmande de collégienne ! Solange profita du même virage pour se coucher sur le bas ventre de Vincent et, sans retenue, engloutit sa virilité...

– *Putain ! Un lièvre !*

Antoine n'hésita pas une seconde à faire une embardée afin de pourchasser d'un grand coup d'accélérateur le quadrupède qui détaillait comme un fou sur la voie de gauche...

Le charcutier de *** qui sortait d'un chemin de terre tous feux éteints parce qu'il venait de braconner dans une futaie voisine, ne comprit pas grand-chose quand il prit en pleine gueule les deux phares de la Laguna. Vincent aussi ne réalisa pas très bien la chronologie ascendante de l'action. Le mot *lièvre* n'avait pas interrompu les opérations en cours, et ce fut seulement au cri d'Antoinette qu'il regarda en direction de la route. Il vit un bref instant dans la lueur des phares la face couperosée du charcutier ahuri, et ce fut le choc. Le reste se passa à la vitesse du son. Projeté tête la première comme un boulet de canon, il pulvérisa le pare-brise de la Laguna, continua sa progression en explosant celui de la Kangoo ainsi que la tête du charcutier d'un coup de genoux, puis défonçant la vitre arrière, il atterrit sur le bitume dans un roulé-boulé magistral qui l'entraîna dans un champ de blé encore vert...

*

* *

Booz... dormait... auprès des boisseaux pleins de blé...

Vincent se répétait cette phrase surgie de son inconscient, tout doucement, calmement, en décomposant chaque syllabe et chaque mot, en appuyant bien sur *boisseaux... pleins... bléééé...* Il avait les yeux fermés, la tête penchée sur l'épaule, et, de peur d'entendre ou plutôt de ressentir encore une fois cet affreux bruit dans sa nuque, il n'osait pas bouger... Le silence de la nuit le réconfortait. Après les flonflons, ses oreilles avaient besoin de calme. Il s'étonna d'ailleurs qu'elles ne sifflent pas, genre acouphène, comme à l'accoutumée après une sortie en discothèque... Ici, rien, le silence... L'accident l'avait-il rendu sourd ?!... Inquiet, il ouvrit les yeux, et s'aperçut bêtement qu'ils étaient déjà ouverts ! L'image souvenir de cette grosse boule d'argent à mille facettes dans la salle des fêtes, était en réalité des myriades d'étoiles qui scintillaient dans le ciel. Jamais il n'en avait vu autant. Il chercha à grande peine la Grande Ours, mais renonça à trouver la Petite tant elle était noyée dans les constellations. En observant le firmament, il avait involontairement tourné la tête. Il se palpa aussitôt la nuque du bout des doigts et ne ressentit aucune douleur. Il en fut soulagé, rien n'était plus désagréable que de se promener avec une minerve à la Erich von Stroheim pendant des mois. Quel imbécile cet Antoine ! Il avait failli tuer tout le monde avec son lièvre ! *Booz, dormait...* Vincent essayait de rester calme, mais il y avait des comportements qui méritaient des baffes !... En premier lieu il ne fallait surtout pas bouger ; trop de blessés restaient à jamais paralysés à cause d'un mauvais mouvement et Vincent ne voulait à aucun

prix vivre cet enfer. Se faire torcher à vie était pour lui la pire des infamies, il aurait préféré mourir... Il pensa aux autres, encore coincés dans la Laguna... S'ils étaient vivants, tant mieux, s'ils avaient besoin d'aide, tant pis, il ne pouvait rien faire pour eux. Il y a des moments dans la vie où c'est *chacun pour soi et Dieu pour tous*, pensa-t-il... D'ailleurs c'était un véritable miracle qu'il soit toujours vivant après un tel vol plané ! Un tir au canon n'aurait pas été plus efficace... Vincent se massa une nouvelle fois la nuque... Regarda les étoiles... Pégase... Cassiopé... Bételgeuse... Non, il n'avait mal nulle part, et apparemment, il n'était même pas blessé ; incroyable ! Sans bouger la tête, il se palpa le thorax, le ventre, les couilles et fut émerveillé par la douceur de son corps. Jamais il n'avait ressenti une telle douceur, c'était comme du satin, et encore, la nuisette de sa femme sur laquelle il s'excitait une fois par mois, était en comparaison du papier de verre ! Cette douceur était indescriptible. Il regarda ses mains ; elles étaient bleues !!! Il n'en croyait pas ses yeux ! Ses mains et ses bras étaient d'un bleu transparent, vaporeux, évanescents aux extrémités, fluide comme de l'eau... D'un seul coup, il comprit : il rêvait ! Il était dans le coma et il rêvait. Un jour lors d'une intervention chirurgicale, il avait eu cette impression lointaine d'une luminescence bleutée... Vincent se sentit rassuré, les secours allaient arriver, on allait le transporter à l'hôpital et tout irait pour le mieux. Quel con cet Antoine ! Il avait failli le tuer ! Dès son réveil il lui dirait sa façon de penser, l'amitié avait ses limites. Pourchasser un lièvre... Vincent resta pétrifié. Dans un mouvement de rotation il venait de s'apercevoir que son corps bleu flottait dans les airs à

un mètre d'une forme sanguinolente. Par quel prodige tenait-il dans cette position ? Par quel miracle son corps é... Il resta pétrifié une deuxième fois. Il venait de se reconnaître, ce corps ensanglanté c'était le sien ! Mais c'était impossible, c'était un cauchemar, il allait se réveiller ! Pourquoi était-il en deux endroits à la fois ! ? Il regarda son corps meurtri et se plaignit : *Mon pauvre Vincent comme tu dois souffrir*, il se mit même à geindre. Mais au bout d'un moment ses pleurnichements lui semblèrent vains puisqu'il ne ressentait aucune douleur et le Vincent blessé ne disait rien. C'était une véritable histoire de fou ! Qu'allait dire l'autre Vincent quand il le verrait suspendu au-dessus de lui ? Il observa son double. Ce n'était plus qu'une plaie. Son beau pantalon en lin *Zara* était tombé sur ses chevilles, dévoilant une paire de jambes écorchées dont une n'avait plus de genou. Un lambeau du slip *H&M* ceinturait sa cuisse droite, et là où se trouvaient ses parties nobles, il n'y avait pratiquement plus rien, le tout avait été à moitié arraché. Le haut du corps n'était pas non plus au mieux. Sa chemise *Azzaro* elle aussi en lin, dont il était très fier et qui était son dernier cadeau de fête des pères, n'était plus qu'une loque ; ses épaules étaient lacérées, et son bras gauche complètement retourné au niveau du coude donnait à l'ensemble de son corps un mouvement cocasse de danse contemporaine. Quant au visage, c'était une vision d'épouvante. Vincent souffla, il était vraiment content d'être dans son enveloppe bleutée, car il ne donnait pas cher de son double, qui devait d'ailleurs être mort... Mort... Mais non d'un chien ! Mais c'était ça ! Il était mort !!! Mort comme un vrai mort !!! Et lui il était l'âme de Vincent, enfin il était lui, mais

mort ! Comment n'y avait-il pas pensé plus tôt ? ! L'alcool avait sans doute embuée son âme et ses idées n'étaient pas encore très claires. C'était donc ça la mort ! On devenait bleu et on flottait au-dessus de son corps comme un con.

– Bon, et quel est le programme maintenant ?

Vincent fut étonné de s'entendre parler par tout son être sans émettre le moindre son. Il n'était que vibration... Sans tonalité... Étrange... Il regarda son corps, ce corps qui avait été le sien pendant quarante-quatre ans, et qui d'un seul coup l'avait rejeté comme un petit pois l'est d'une cosse. Était-il mûr ? Dans un réflexe de pudeur, Vincent voulut remonter les restes de son pantalon, mais tout se déroba sous ses doigts, tout était impalpable, son âme n'avait aucun pouvoir sur les choses physiques. Il se laissa submerger par un flot de pensées, et, comme un navire, « sombra » doucement dans la terre, ses pieds d'abord, ses jambes, son thorax, puis enfin la tête. Il vit les racines des blés, deux beaux vers de terre, un mille-pattes endormi, et six cent soixante-douze fourmis au travail ! Il remonta d'un bond au-dessus de la route en se frottant énergiquement. La mort n'enlevait pas certaines réactions.

Dans un vol stationnaire il aperçut alors les deux voitures encastées. Les moteurs s'embrassaient au travers des calandres qui avaient fusionné dans une étreinte d'acier. La distorsion des tôles, les courbes des ailes avant brisées nettes, les occupants figés dans un semblant de sommeil, ainsi que les milliers d'éclats de verre éparpillés sur les huiles encore chaudes, donnaient à cette composition un mouvement artistique ; œuvre conceptuelle insensée,

engendrée par un sculpteur fou, qui n'aurait pas hésité à déclancher le chaos pour assouvir son art. Le charcutier, dans le nouvel assemblage de sa Kangoo, était éteint. C'est le verbe que trouva Vincent pour le qualifier, car de la carcasse de la Laguna il émanait une aura bleuâtre teintée de rouge orangé. Antoine et Antoinette étaient inconscients, sauvés par leur ceinture et les airbags. Antoinette était toute pâle et saignait du nez, Antoine s'était cassé les deux clavicules ainsi que les poignets en serrant le volant et, la tête en arrière, ronflait comme un porc. Vincent avait le sentiment de percevoir les choses à leurs couleurs et à leurs vibrations. Dans ce monde où il évoluait maintenant, tout n'était que couleur et vibration. Il réalisa d'un seul coup que le charcutier devait être dans le même état que lui ! Il le chercha un moment aux alentours, mais ne perçut aucune présence, aucune lueur. Il y avait tout de même des mystères, comme le chiffre de six cent soixante-douze fournis !

Continuant son inspection, il découvrit Solange et la sœur *André de Carvin* recroquevillées derrière les deux sièges avant. Elles aussi inconscientes, l'une avait l'épaule démise et souffrait le martyr ; l'autre avait un vilain hématome à la tête et respirait péniblement par le nez, sa gorge étant obstruée par un morceau de ch... de... sanguin... Non ! C'était impossible ! C'était pire que tout ! Cette fois Vincent ressentit une émotion car sa couleur bleu azur passa au bleu électrique ! Il regarda son corps astral. Ouf ! Tout était là ! Quelle honte ! Et que faire ? ! Il approcha sa main de la bouche de Solange, mais un courant magnétique comme celui produit par deux aimants de même pôle l'empêcha de la toucher.

C'était un enfer ! De toutes les morts, il avait choisi la plus honteuse, la plus infamante, celle qui ferait jaser pendant des générations... Comment avait-il pu descendre aussi bas ?! En dix-huit ans de mariage il n'avait trompé qu'une seule fois sa femme, un petit aparté de rien du tout avec une jeune coiffeuse insignifiante. Depuis, une fidélité à toute épreuve avait été de mise, malgré quelques sourdes envies justement exorcisées avec sa femme, en s'imaginant en prendre une autre. Mais quel mal y avait-il à cela ? Tous les hommes faisaient de même... et sans doute aussi beaucoup d'épouses. Vincent essayait de se rassurer, mais le mal était fait, il n'y avait plus qu'à attendre l'opprobre. Il se « posa » sur le talus, déprimé comme un auto-stoppeur désabusé. Il savait qu'Antoinette allait se réveiller la première, son aura émettait de plus en plus de lumière.

Il perçut un changement de vibrations ; l'aube naissait, les étoiles s'éteignaient une à une vers l'est et un faisceau de lumière lui fit tourner la tête : une voiture ! Aussitôt, il se posta au milieu de la chaussée en faisant de grands signes, mais comme dans le film *Ghost*, l'estafette le traversa de part en part avant de freiner brutalement quand le chauffeur aperçut l'accident. Vincent, encore sous le choc, avait oublié qu'il n'était plus de la même dimension. Il regarda le marchand de bestiaux sortir de sa camionnette.

– Vingt Dioux ! D'vingt Dioux ! Ben v'la aut'cause ! Y'en a ti des vivins làd'in ?

Antoinette gémit un peu et entrouvrit un œil. Elle sortait d'un rêve confus où elle était pourchassée et rattrapée par un taureau. Maintenant elle sentait une odeur de bouse.

– Ben ma p'tite dame vous v'la pas au mieux à c't'heure. J'va téléphoner... Crénom ! y'a point réseau. Bougez pas d'un mouv'mint, j'va vous laisser min garchon ichi, et j'va aller quère ché gindarmes.

L'homme retourna vers son estafette, en sortit son gamin et lui expliqua la situation.

– Ti, tu restes ichi, et tu causes à ch'femme pour qu'elle gardeu ch'moral, j'm'en r'tourne.

Il partit aussitôt laissant son fiston au milieu de la route. Le gamin qui n'était qu'un jeune *branlotin* d'une douzaine d'années se rapprocha timidement d'Antoinette qui dodelinait de la tête.

– Ça va aller madame, min père est parti quère ché gin...

Sa phrase resta en suspens, ses yeux éberlués venaient de se fixer sur les jambes gainées de nylon d'Antoinette. Le contraste que produisait le blanc des cuisses et le haut des bas noirs, le fit malgré l'heure matinale instantanément bander. C'était la première fois qu'il voyait des dessous féminins, du moins en vrai, car depuis plusieurs mois il s'épuisait sur des versions en papier glacé... Mais son plaisir fut de courte durée quand il découvrit la tête éclatée du charcutier. Il ne put s'empêcher de pousser un cri et de faire un pas en arrière. Il avait reconnu l'ami de la famille à sa grosse chevalière, qui brillait encore sur une main déchiquetée. Son cri réveilla complètement Antoinette qui se massa les tempes. Retroussée jusqu'à l'aine, elle entreprit de se rajuster, mais sa jupe étant emberlificotée avec sa ceinture de sécurité et comprimée par l'airbag, ses gestes restaient gourds et sans force. Le gamin comprit son embarras et la libéra en appuyant sur la fixation. Antoinette le

remercia confusément et s'extirpa non sans mal de la Laguna. Elle n'avait pas encore réalisé qu'elle avait échappé à la mort. Elle regarda le gamin.

– *Vous allez bien madame ?*

Antoinette tituba, prit l'enfant dans ses bras et se mit à pleurer. Ce fut trop pour le gosse qui sanglota à son tour. Vincent, à quelques centimètres du sol et tout auréolé de bleu pâle, trouva cette scène attendrissante. Il essaya d'enlacer Antoinette mais fut confronté au même problème de force magnétique. Il tendit quand même ses bras autour d'elle, et malgré cette défense invisible qui l'éloignait d'une trentaine de centimètres, il sentit sur Antoinette les bienfaits de sa présence. Son aura reprenait de la force et les touches de couleur rouge autour de sa tête s'estompaient peu à peu.

Antoine, toujours coincé, se mit à gémir dans un long soupir. Le gamin se ressaisit alors et prenant son rôle au sérieux installa la pleureuse sur le talus. Il se dirigea vers la Laguna et ouvrit avec peine les restes de la portière avant. Mais quand il se pencha vers le conducteur, ses jambes devinrent molles et il crut défaillir. Antoine venait de faire sous lui et sentait plus fort qu'un mort.

– *Madame, vous pouvez m'aider à sortir le monsieur ?*

Antoinette, auréolée de Vincent, marcha péniblement et s'employa à dégager son mari qui venait d'ouvrir les yeux. Mais le siège était si rapproché du volant que leurs efforts restaient vains.

– *Sortez-moi d'là ou j'veis crever.*

– *C'est ce qu'on essaye de faire espèce d'imbécile !*

Antoinette aurait giflé son mari, tant elle était énervée contre lui, de plus, incommodée par l'odeur nauséabonde, elle réussit à maîtriser un haut le cœur, mais au deuxième, elle se retourna et vomit son copieux dîner d'un jet presque à l'horizontale. Vincent ne vit rien venir ; lui qui essayait d'être utile à quelque chose, se demanda pourquoi Antoinette s'était si vite tournée dans sa direction avec des yeux exorbités comme ceux d'une possédée. Avait-elle senti sa présence ? Non... Il prit tout à travers le visage en bénissant le ciel d'être mort. D'un bon il se retrouva dans les hauteurs et fut alors frôlé par une hirondelle commençant sa ronde céleste. L'esprit de Vincent ne fit qu'un tour et le poussa à exaucer un rêve : celui de voler comme elle.

Les débuts furent lents, voire difficiles, ne sachant pas orienter son corps, il volait à la verticale comme un pingouin marchant sur la banquise. Puis, peu à peu, il prit une bonne inclinaison, mais sa vitesse restait pratiquement nulle par rapport aux oiseaux. Il était comme dans un rêve où tout vous échappe par manque de maîtrise de l'action. Il concentra alors sa pensée sur une hirondelle et, instantanément, fut emporté dans son sillage. Jamais il n'avait ressenti un tel plaisir, l'ivresse le submergea, il était libre, libre ! Libre ! Il volait comme un oiseau ! Au bout d'un petit moment il cessa de les suivre, son corps astral ayant appris ou réappris à voler. Il vola, vola, vola sans s'arrêter. Il monta à des hauteurs vertigineuses pour redescendre en piqué et raser la terre à toute vitesse. Il survola Houdain, Bruay, fit une petite pointe vers Béthune et, retrouvant les hirondelles, il les accompagna dans leur quête de nourriture qu'un soleil lointain commençait à réveiller... Il pensa à

cette histoire, lue dans sa jeunesse, où les poètes se réincarnaient en hirondelles. C'était joli, mais il n'était pas poète... Tout juste un fantôme volant. Il effectua un beau virage comme un avion de chasse en mission, et se retrouva sur le lieu du drame.

Visiblement les choses avaient évolué. Deux camionnettes de gendarmerie étaient arrivées, ainsi qu'une voiture de pompier et deux ambulances, plus, quelques automobilistes appâtés par la vue du sang. Son corps était à présent recouvert d'une couverture et gisait toujours dans les blés. Antoine, à demi inconscient, attendait allongé sur un brancard que les ambulanciers finissent de tirer à pile ou face pour savoir dans quelle voiture on allait le mettre tant son odeur était repoussante, un pompier avait même proposé pour plaisanter de le passer au jet... Antoinette était déjà dans une ambulance au côté de Solange dont le visage était recouvert d'un masque à oxygène pour l'aider à respirer. La sœur *André de Carvin*, elle aussi sur un brancard mais couchée sur le côté, poussait des hurlements de bête dès qu'on la touchait. La tête de son humérus était sortie de sa cavité et saillait dans son dos comme la bosse d'un vilain bossu. Les ambulances partirent enfin, laissant aux pompiers le champ libre pour dégager à l'aide d'une tronçonneuse le corps du charcutier. Vincent fut tenté de suivre le cortège, mais devait-il laisser son corps ainsi ? Sans avoir véritablement pensé à la mort, il s'en faisait vraiment une autre idée. Où était le paradis ? Où était l'enfer ? Le jugement dernier ? Et toutes ces histoires ? Que faisait-il là, à tourner et virer inutilement ?... Pourquoi était-il tout seul ? L'âme du charcutier, où était-elle ? Et Dieu dans tout ça !... Vincent se sentait perdu, était-il seulement

bien mort ? Tout allait si vite. Il avait l'impression de courir sur un tapis roulant. Le temps de se poser ces questions et son corps physique était en route avec celui du charcutier vers la morgue ! Il connaissait la date, dimanche 28 mai, il savait l'heure, 6H32, mais la notion du temps lui échappait dès que sa pensée se tournait vers d'autres événements que ceux qui se déroulaient sous son nez.

– *Brigadier ! Brigadier ! Y'en a encore un dans le coffre !*

– *Quoi !?*

Le brigadier-chef n'en crut pas ses yeux quand on extirpa du coffre de la Laguna le mari de Solange. L'homme était hagard et dans un état indescriptible. Un bidon d'huile avait éclaté dans le choc ainsi que les deux gamelles contenant les restes du repas. Ceci ajouté à des blessures saignantes, mais sans gravité au visage, il ressemblait à un portrait cubiste !

– *Faites lui un alcooltest !*

– *Mais brigadier, il ne conduisait pas.*

– *J'm'en fous ! Ça lui apprendra à jouer au con !*

Vincent ria de bon cœur, mais fut étonné de rire de tout son corps sans émettre le moindre son, sans ouvrir bêtement la bouche. Encore un mystère, pensait-il...

Il suivit la voiture des pompiers en vol stationnaire à deux mètres de hauteur, en prenant un malin plaisir à traverser le béton des ponts. Arrivé à l'hôpital, son corps fut emporté dans différents couloirs, déshabillé, nettoyé, et rangé dans un tiroir de chambre froide. Le tout se passa sans commentaire, comme on gare une voiture dans un parking souterrain. Le corps humain n'était-il donc qu'un véhicule ?

Dans un flux ascendant, il se retrouva aux étages supérieurs de l'hôpital, où l'arrivage des blessés avait suscité quelques émois. Il vit dans la salle de radiologie Antoine, un peu plus présentable, mais qui souffrait visiblement de ses fractures. Dans la même salle, Antoinette attendait son tour, les yeux noyés de pleurs. Dans une pièce voisine, assise sur une table d'auscultation et rendue un peu groggy par une piqûre de tranquillisant, la sœur *André de Carvin* patientait la tête basse que l'on s'occupe d'elle. Vincent se félicita pour cette conquête nocturne, elle était aussi vilaine qu'une betterave à sucre. Quand l'interne entra dans la salle avec les radios, il offrit sa main pour saluer la patiente, qui, naïve, tendit instinctivement la sienne. On entendit comme un clac de portière de voiture, un cri de goret, et tout fut terminé. D'un coup sec le médecin venait de lui remettre son humérus en place.

– Radio, Synthol, je reviens tout à l'heure.

L'interne n'était pas un tendre. Ayant fait ses classes au Rwanda comme coopérant pendant le génocide, plus rien ne pouvait l'émouvoir. Vincent le suivit dans la salle d'opération où était étendue Solange. Son assistant lui fit un topo de la situation d'un air grave.

– D'après les radios, elle s'est mordue la langue qui sectionnée lui obstrue un peu le haut de la gorge. On sera obligé de pratiquer une trachéo.

Comme tous les apprentis chirurgiens, l'assistant était prêt à jouer du bistouri au maximum et tailler dans le vif. Mais l'interne, déjà penché sur Solange, préféra se rendre compte par lui-même avant d'entrer dans la découpe.

– *À première vue la langue est intacte...*

Cela commençait bien, l'assistant et l'anesthésiste se regardèrent.

– *Par contre, ça, ce n'est pas ordinaire. On dirait une... Ah non, c'est un... Alors ça, c'est assez rare... Un gland !*

Le chirurgien sortit à l'aide d'une longue pince, le bout de l'anatomie de Vincent et la déposa dans une petite soucoupe.

– *En êtes-vous certain monsieur ? Car j'ai un chêne dans mon jardin et cette chose n'a pas la forme de son fruit.*

– *Ah oui ? Et entre vos jambes jeune homme, qu'avez-vous ? Un bananier peut-être ?*

Après un temps de silence, toute la salle d'opération se tordit de rire. Vincent s'était instinctivement caché derrière une armoire à compresses. Même mort, un sentiment de honte l'avait submergé et d'une poussée il s'envola dans les airs. Jamais il n'avait vécu un tel déshonneur, s'il n'avait pas été déjà mort, il se serait suicidé.

*

* *

La ville de Béthune s'éveillait, c'était un beau dimanche matin, une boulangerie était ouverte et Vincent sentit ou crut sentir les arômes de viennoiserie. C'est alors qu'il aperçut s'élevant au-dessus des toits de l'hôpital une âme bleue comme la sienne. C'était un petit vieux qui s'élevait nonchalamment dans les airs. Il se précipita vers lui mais au même moment l'âme du vieillard disparut

dans l'azur comme une bulle de savon. Mais quelle était donc cette plaisanterie ? Que se passait-il ? Vincent ne comprenait rien. Ou plutôt si ! L'endroit idéal pour rencontrer des personnes dans son état était bien sûr un hôpital, et il devait en trouver un qui puisse répondre à ses besoins. Il prit la direction de Paris et plus particulièrement vers celle de *** où il savait, après avoir vu un reportage télévisé, que de part sa spécialisation, le taux de mortalité était élevé. Pour se diriger il suivit l'autoroute sans se préoccuper à présent des radars. Aux abords de Paris, il survola le périphérique, mais quand il découvrit la tour Eiffel, il se demanda s'il n'était pas plus intelligent de se poster sur cet observatoire que d'aller dans un hôpital grouillant de miasmes. Les virus étaient si petits, que l'un deux pouvaient très bien se coller sur son âme éthérée. Il fit donc une halte au premier étage. Dans une capitale comme Paris, il devait mourir quelque'un toutes les cinq minutes, il n'aurait pas à attendre bien longtemps. Scrutant le haut des toits de droite à gauche il ne vit rien, ou si peu et d'une façon si fugitive qu'il préféra sillonner les avenues à la rencontre d'une âme. Au-dessus d'un bel immeuble Haussmannien il vit le corps céleste d'une femme qui s'élevait tout doucement, il s'approcha, mais la pauvre était en pleine béatitude et le dialogue fut impossible. Elle s'immobilisa un instant, continua son ascension et disparut dans ce qui sembla être pour Vincent un éclair blanc. Vraiment bizarre... Résigné, il se dirigea vers l'hôpital de ***, mais il voulu en même temps vérifier une chose. Il concentra sa pensée sur Antoinette, et aussitôt il se retrouva à son chevet à Béthune. Elle dormait paisiblement dans sa chambre d'hôpital. Il se concentra à nouveau sur la

tour Eiffel et fut instantanément au-dessus de son antenne de diffusion.

– *Bon, encore une découverte.*

Survolant Paris, son attention fut attirée par l'église St Geneviève. Malgré son athéisme, la mansuétude chrétienne saurait peut-être répondre à ses interrogations et lui trouver, qui sait, un interlocuteur dans la maison de Dieu. Il entra par un vitrail, se signa pour ne pas jouer les impolis et se dirigea vers le transept. Il s'immobilisa devant le cœur et essaya de prier.

– *Mon Père... Dieu mon Père... Jésus Marie Joseph... Mon Seigneur... Mon doux Seigneur... et merde !*

Vincent maudit sa vie de mécréant car il ne savait pas par quel bout commencer.

– *Mon Dieu, aidez-moi, je suis sans doute mort et je ne sais pas quoi faire et où aller. Je pense que je ne devais pas mourir, il doit s'agir d'une erreur. J'ai encore trop de travail à faire. Ma femme, ma fille ont besoin de moi et je... Oui, je sais je ne peux pas ressusciter. Mais indiquez-moi au moins la route à suivre, une procédure quoi merde ! Euh, excusez-moi je m'emporte, mais je suis complètement perdu. Il y a bien une étoile à suivre, je ne sais pas... Quelqu'un, un chien, un chat... Je ne sais plus... Aidez-moi...*

Tout lui parut d'un seul coup absurde. La vie, La mort... Quelle galère ! C'était un cauchemar, il allait se réveiller. Il flotta vers une petite chapelle où il se sentit caressé par la lumière des cierges.

*

*

*

Vincent s'était peut-être endormi, nul ne saurait le dire, et surtout pas lui. Dans ce lieu, le temps n'avait plus de rythme, partition sans mesure. Il avait l'impression d'y être bercé comme un enfant dans son couffin. La quiétude des fidèles et des promeneurs, mêlée aux senteurs des encens, semblait donner à l'air une autre densité. *Booz, dormait auprès des boisseaux plein de blé...* Vingt-quatre heures s'étaient écoulées comme s'écoule une minute, grain de sable dans un sablier. La notion du temps lui échappait. Mais que faire ? Comment y remédier ? Vivant, il avait toujours eu du mal à le gérer, mort, c'était encore pire.

À la vitesse de la pensée, il se précipita à son domicile rue du Louvre où il retrouva sa femme et sa fille Juliette endormies. On était lundi, 7 heures du matin et le jour filtrait par les rideaux tirés. Qu'avaient-elles fait pendant tout ce dimanche ? Comment avaient-elles appris l'affreuse nouvelle ? Au même instant, alors qu'il s'interrogeait, il se produisit en lui quelque chose d'étrange. Une accélération vertigineuse le fit basculer dans une espèce de courant chaud et vaporeux, il se retrouva dans un édifice gigantesque où il atterrit sur un grand disque de couleur rouge, puis il fut de nouveau dans son appartement et il vit se dérouler devant ses yeux la journée des deux femmes en seulement une seconde !

Un coup de téléphone avait réveillé Valérie.

– *Oui, allô ?*

– *Madame Lemaire ?*

– *Oui.*

– *Ici la gendarmerie d'Houdain.*

– *D'où ?*

– *Houdain madame, c'est dans le Pas-de-Calais. Nous vous téléphonons au sujet de votre mari. Il a eu un accident de la circulation.*

– *Mon Dieu ! il est blessé ?!*

– *Euh... Très grièvement madame... Il est mort. Nous sommes désolés.*

– *Mon Dieu !*

– *Pourriez-vous venir reconnaître le corps ? Il se trouve à la morgue de Béthune.*

– *Mais vous m'avez parlé d'Houdain.*

– *Affirmatif, Houdain est la commune où a eu lieu l'accident.*

– *Mais où se trouve mon mari maintenant ?*

– *À Béthune madame, nous...*

– *Bon, attendez, votre numéro c'est celui inscrit sur mon téléphone, le 03 21...*

– *Affirmatif madame.*

– *Bien, je vais vous rappeler.*

Valérie avait raccroché, l'esprit bouleversé, confus et s'était levée chancelante en enfilant sa robe de chambre. Vincent ne pouvait pas lire ses pensées, mais à la couleur de son aura il y voyait de la tristesse et étrangement une sorte de paix intérieure. Elle sortit de sa chambre et se dirigea vers celle de Juliette. Elle ouvrit doucement la porte et s'assit au bord du lit.

– *Juliette... Juliette... Réveille-toi.*

– *Mais maman c'est dimanche !*

– *Papa a eu un accident de voiture.*

– *Hein !? Il est blessé ?*

– ...

– *Mamannnnn !!!*

Juliette serra sa mère très fort et s'effondra en sanglots.

Valérie avait essayé de la consoler par des mots, des phrases, des baisers qui restèrent impuissants face au chagrin de sa fille. Toute la matinée elle avait pleuré dans son lit. Un peu plus tard, Valérie avait téléphoné à son beau-frère Thomas, médecin dans la banlieue parisienne. Il fut lui aussi ébranlé par la nouvelle, il adorait son frère aîné et sa disparition allait lui causer un grand vide. Il promit à sa belle-sœur de s'occuper de tout. Il irait à Béthune ce matin même reconnaître le corps et contacterait les pompes funèbres de Sens où était le caveau familial. Valérie l'avait sincèrement remercié et était partie s'étendre l'esprit chaviré par mille pensées. Juliette était venue la rejoindre, s'était blottie contre elle, avait posé sa tête dans le creux de son bras, et la matinée s'était passée ainsi, dans différentes positions et dans le silence du chagrin. Vincent fut attendri de voir ses deux femmes le pleurer de cette manière. Vers midi elles se préparèrent, mangèrent du bout des lèvres en attendant des nouvelles de Thomas. Il appela peu avant midi.

– Voilà, c'est terminé. Vous avez bien fait de rester à Paris, ce n'était pas très agréable. Mais il n'a pas souffert, il est mort sur le coup. C'est son ami Antoine qui conduisait, il aurait été ébloui par les phares d'un chauffard qui sortait d'un chemin de terre. Les gendarmes m'ont dit qu'ils étaient six dans la voiture.

– Mais pourquoi n'y a-t-il que Vincent de mort ?

– Le chauffard est mort aussi. D'après le témoignage de la femme d'Antoine, Vincent était assis au milieu à l'arrière et bien sûr sans ceinture. Il est passé au travers du pare-brise. Il aurait mieux valu qu'il soit dans le coffre.

– Dans le coffre ?!

– Oui, il y en avait un dans le coffre car Antoine ne voulait pas se faire verbaliser avec quatre personnes à l'arrière : c'est réussi ! Tu connais Antoine, ce n'est pas le mauvais bougre mais il n'a pas inventé la poudre. Je pense qu'il est inutile d'intenter un quelconque procès contre lui. Qu'en penses-tu ?

– Je ne sais pas... et le chauffard ?

– Un, il est mort, et de deux, toujours d'après les gendarmes, il était le seul à être à jeun. Je ne comprends vraiment pas ce que Vincent était parti faire dans cette galère !

– Il n'y tenait pas beaucoup, mais c'était la communion de sa filleule. À propos était-elle blessée ?

– Elle n'était pas dans la voiture. Les autres je te l'ai dit, n'ont rien de très sérieux. Bien, je rentre sur Paris, je te déposerai les papiers à signer. As-tu besoin de quelque chose ? Calmants, somnifères ?

– Non, je te remercie, Juliette veut te parler, je t'embrasse.

– Allô Thomas ? C'est vrai, il n'a pas souffert ?

– Oui ma chérie, les médecins ont été formels, il a été éjecté et il est mort sur le coup. Il faudra être courageuse Juliette, prends bien soin de ta maman, je t'embrasse.

– Moi aussi, je t'embrasse.

Juliette raccrocha et partit fondre en larmes dans sa chambre. Valérie téléphona à un collègue de travail, lui annonça la mort de Vincent, et raccrocha après un *Je te rappellerai*.

Quelques temps plus tard elle proposa à sa fille une petite promenade. Après un premier refus, Juliette accepta et elles s'en allèrent en silence vers la

Seine. Leurs pas les conduisirent vers le musée d'Orsay. Vincent avait du mal à comprendre, par quel miracle pouvait-il voir Juliette et Valérie flâner dans les galeries, les suivre pas à pas, de sentir leurs impressions devant chaque tableau, de les entendre commenter la courbe d'une sculpture. Elles étaient bien belles toutes les deux. Valérie avait trois ans de moins que Vincent, blonde, elle ressemblait à Laurence Ferrari avec des cheveux au carré. Cette ressemblance l'agaçait car elle se trouvait d'allure beaucoup plus *peps* que la présentatrice et malgré cela, on l'abordait souvent dans la rue pour la saluer.

– *Maman, tu te souviens comme il aimait ce musée ?*

– *Oui.*

Lasses, accablées, elles regagnèrent, silencieuses, le quartier des Halles et la rue du Louvre. Elles regardèrent, l'esprit ailleurs, le film du dimanche soir et partirent se coucher. Vers minuit, Juliette s'était réveillée et avait rejoint sa mère qui lisait.

– *Maman, je suis tellement triste, j'ai envie de mourir, je ne sais plus où j'en suis.*

– *Il faut être forte Juliette. Ce qui nous arrive est affreux. Le malheur nous a frappé comme certainement une dizaine de familles qui vivent la même horreur que nous ce week-end.*

– *J'm'en fiche des autres.*

– *Papa nous regarde peut-être, tu dois lui montrer ce qu'il a toujours voulu que tu sois, une fille avec du caractère, qui sait affronter le malheur. Ton père t'aimait très fort, tout au long de ta vie il sera auprès de toi.*

– *Comment tu sais ça ?*

– *Ma grand-mère me l’a dit un jour quelque temps avant de mourir et depuis, j’ai toujours ressenti sa présence dans les moments difficiles.*

– *Ce qui est le plus dur c’est le « plus jamais », plus jamais je le verrai.*

– *Je sais... je sais... C’est cet aspect de la mort qui est le plus terrible.*

La vision s’estompa, cette journée était irrémédiablement passée. La mort avait donc le pouvoir d’infléchir le temps ?

Vincent regarda sa femme endormie. Quel était encore ce mystère ? Il pouvait donc aller du passé au présent rien que par la pensée ? Le *plus jamais* résonnait encore en lui. Pourquoi était-il mort si vite ? Il y avait sans doute une logique qui lui échappait. Il devait y avoir un plan, un schéma dont il avait sauté une page, et il se retrouvait à errer comme une âme... en peine. Il comprit alors le vrai sens de cette phrase. Mais comment allait-il retrouver les cartes manquantes ? Perdu dans ses réflexions, Vincent réalisa que son chat le regardait ! Assis sur le lit, juste derrière la tête de Valérie, il ronronnait en se balançant imperceptiblement. Vincent tendit le bras et à sa plus grande surprise ressentit un léger contact, aussi léger qu’un souffle d’air. Le félin ronronna de plus belle en fermant les yeux de contentement. Vincent remarqua même que son poil s’électrisait au passage de sa main. Juliette avait trouvé Marquis un soir d’avril, et après son premier repas lui avait donné ce nom. Marquis avait des manières aristocratiques car avant de manger, il attrapait la nourriture à l’aide de sa patte. Depuis, Marquis menait une vie de roi, de roi fainéant pour être plus précis, n’accomplissant qu’une seule tâche, celle de réveiller Valérie pour

avoir ses croquettes. Vincent s'amusait beaucoup de ce spectacle qui inlassablement se répétait tous les matins. Aujourd'hui il allait pourvoir le suivre sous un autre angle de vue. Marquis ne le quittait pas des yeux et se tenait juste à l'endroit où l'aura de Valérie dégageait le plus d'intensité. 7h15... Il n'allait pas tarder à commencer son manège, il était même en retard... Marquis se mit en marche comme un caméléon, passa tout doucement au-dessus de l'oreiller de sa maîtresse, et quand il jugea le moment opportun, lui envoya un coup de tête ronronnante.

– *Oh non Marquis, laisse-moi dormir !*

C'était le signal. Marquis regarda Vincent, sembla lui sourire, et s'engouffra sous la couette. Aussitôt Valérie rit et saisit l'intrus qui était déjà descendu à ses genoux. Elle le prit dans ses bras et l'embrassa.

– *Mon pauvre Marquis, c'est bien toi le plus heureux, indifférent aux malheurs des hommes... Tu manges, tu joues, tu dors... Plus jamais tu ne reverras ton maître, tu le sais ? Le sais-tu ? Non, tu ne le sais pas, et tu t'en fiches. Tu as faim ?*

Marquis répondit par un miaulement affirmatif et précéda Valérie dans la cuisine. Juliette se leva peu après et serra très fort sa mère.

– *J'ai encore très mal dormi.*

– *Ce soir tu prendras quelque chose, il faut que tu dormes, ton bac est dans deux semaines.*

– *Oui, tu as raison. Marquis t'a réveillée ?*

– *Comme d'habitude.*

Marquis fut un bref dérivatif à leur drame, mais elles y replongèrent très vite. Vincent fut heureux de constater que sa femme gérât parfaitement la situation, il sentait en elle un grand vide mais qui était

loin d'être le chagrin ravageur de beaucoup de femmes atteintes par la même tragédie. Valérie, dans le cadre de son travail, était habituée à prendre des initiatives, des responsabilités, ce qui aujourd'hui lui permettaient certainement de maîtriser cette affreuse situation. Par contre, Vincent se faisait plus d'inquiétude pour Juliette, cette couleur qui émanait de son aura ne lui disait rien de bon. Elle se força à manger deux biscottes et les sanglots montèrent. Sa mère la serra très fort et Vincent en profita pour les entourer de ses bras vaporeux.

– Ne t'inquiète pas ma Juju, il sera toujours auprès de toi, j'en suis certaine, il t'aimait trop.

Juliette, à 17 ans, et malgré quelques accrochages, aimait passionnément son père. Il avait même du réfréner cette affection en étant quelques fois plus sévère qu'il n'en avait eu envie ; mais Vincent gardait le souvenir d'une amie d'enfance qui n'avait pas *tué le père* et qui après le décès de ce dernier et quelques années dans l'enseignement, avait atterri au Manda Rom à écouter, affublée d'une tenue ridicule, les élucubrations d'un fou.

Juliette partit faire sa toilette et fut rejointe quelques instants plus tard par sa mère. Depuis longtemps déjà elles avaient pris l'habitude de se laver ensemble au grand désespoir de Vincent qui trouvait interminable le temps de leurs ablutions.

Profitant de cet intermède, Vincent alla rendre visite à Antoine. Il quitta Paris à vive allure, survola les fertiles plaines de Picardie avant de se poser sur la pelouse de l'hôpital de Béthune. Il préférait se déplacer de cette façon plutôt que de faire irruption comme un malotru dans l'intimité des gens. Traversant les portes

du service hématologie, il retrouva son ami allongé sur un lit *rambardé* de partout, les deux bras plâtrés jusqu'aux épaules. Des attelles d'acier partant de dessous les coudes jusqu'au thorax pour maintenir ses bras en l'air, l'empêchaient de faire le moindre mouvement, et, ses yeux tuméfiés qui apparaissaient au travers des bandages rendaient la scène presque comique. Vincent l'observa un long moment. Qui aurait pu prévoir, lors de leur première rencontre, qu'Antoine deviendrait son fossoyeur... Son destin ! *C'est ton destin !* La chanson des Inconnus résonna dans sa tête ou plutôt de ce qui lui tenait lieu de tête. Il regardait son ami assommé par les médecines qui pénétraient son corps au goutte-à-goutte et qui le faisaient somnoler. Après avoir traversé quelques cloisons Vincent arriva au chevet de Solange. Elle était réveillée, et tuméfiée comme après un viol qui avait mal tourné. Heureusement, elle ignorait ce qui provoquait dans les différents services l'hilarité des uns et le dégoût des autres, et qui était de toute évidence le grand sujet de conversation du jour et le serait pendant trois ans. Vincent allait s'en aller quand l'infirmière chef entra dans la chambre. C'était une maîtresse femme d'une quarantaine d'années, infirmière de mère en fille depuis Verdun, qui connaissait bien sûr les goûts de sa patiente et n'allait certes pas s'émouvoir pour si peu. Mais elle marqua tout de même le coup, car en appliquant le thermomètre sous la langue de Solange elle lui glissa :

– *Et on ne le croque pas !*

Solange lui sourit et la regarda sortir de la chambre sans comprendre l'allusion. Vincent n'insista pas et s'envola vers Antoinette. Il la trouva chez elle dans la chambre de son petit pavillon en train de préparer une

valise. Ses intentions se lisaient à livre ouvert, elle voulait s'enfuir avec ses enfants, loin de ce mari responsable de leur malheur. Vincent fut affolé, il présentait un drame ; comment pouvait-il lui faire comprendre que son geste allait aggraver une situation déjà bien pénible ? Il se sentait impuissant devant la détermination d'Antoinette, car ne pouvant l'approcher à moins de trente centimètres, il avait l'impression que ses pensées ricochaient comme un galet plat sur la surface de l'eau. Il se concentra et au prix d'un effort surhumain – c'était le mot – il sentit les gestes d'Antoinette devenir plus hésitants et ses pensées plus confuses. Elle finit par s'asseoir sur le lit et verser quelques larmes. Ouf ! Il avait réussi à lui faire sortir de la tête cette idée ahurissante qui ne résoudrait certainement pas ses problèmes et n'apaiserait aucunement son chagrin. Vincent avait donc un certain pouvoir sur les vivants et cela lui redonna le moral, une raison d'espérer, sinon celle de vivre...

Antoinette défit sa valise et la remonta au grenier, elle se trouva un peu lâche, mais le fait d'avoir commencé à la faire signifiait beaucoup de choses pour elle. Vincent sourit et s'éleva dans les airs. Il survola les champs aux lignes de semailles bien rectilignes puis fut attiré par la ramure d'un hêtre centenaire. Il se noya dans le rouge de son feuillage et se laissa bercer par le gazouillement des oiseaux...

*

* *

– On est alors conduit à deux éliminations successives de x , l'une entre $y = (x', x)$ et $f(x)=0$; on

obtient un résultat $(y, x')=0$; on éliminera alors x' entre cette équation et $f(x')=0$...

Vincent avait encore une fois perdu la notion du temps et s'était retrouvé aux côtés de Juliette en cours de mathématiques. Il n'eut aucune difficulté à comprendre ce discours comme il n'en n'avait eu aucune à saisir celui des oiseaux. Il était étonné de ce sentiment d'acuité qui imprégnait son âme. Il avait l'étrange impression de faire un tout avec la nature et en même temps d'en être exclu ; d'être un mot dans un dictionnaire, en connaître tout le contenu, mais ne pas pouvoir en tourner les pages.

La sonnerie retentit et les élèves s'ébrouèrent pour la récréation de 10 heures. Emmanuelle, la meilleure amie de Juliette se rapprocha.

– J'ai essayé de te joindre tout le week-end, t'étais sans arrêt sur boîte vocale, et tu ne m'as pas appelée, qu'est-ce qu'il y a ? Tu as un problème ?

– Mon père est mort.

– Hein !? Tu plaisantes !

– Non...

Juliette s'écroula dans les bras de son amie.

– Mais pourquoi tu ne m'as rien dit ?

– J'étais au fond du trou... Je ne pouvais même pas parler, je suis restée auprès de ma mère.

Emmanuelle entraîna Juliette à part.

– Mais bon sang, c'est quoi ce cauchemar !?

– Un cauchemar c'est vraiment ça, il est mort dans un accident de voiture samedi soir.

– C'est pas vrai, mais quelle merde ! Je ne sais pas quoi te dire.

– Il n’y a rien à dire, on en parlera ce soir, tu veux ?

– Bien sûr, t’aurais dû m’appeler.

– Excuse-moi, je suis trop malheureuse... J’ai presque envie de mourir.

– Je suis là ma Juju, tu peux compter sur moi, je ne te laisserais pas tomber. En plus, j’aimais bien ton père, c’était quelqu’un de bien.

– Merci.

Les yeux d’Emmanuelle se noyèrent de larmes, car il est vrai qu’elle adorait le père de Juliette. À chaque rencontre il avait toujours manifesté intérêt et humour, lui adressait un compliment et... elle n’était pas insensible à son charme. Vincent, à quarante-quatre ans, paraissait beaucoup plus jeune que son âge, surtout en comparaison des quarante-sept du père d’Emmanuelle, bedonnant et à moitié chauve. Juliette avait d’ailleurs souvent taquiné son père sur ce sujet et lui avait même dit un jour qu’il aimerait certainement bien coincer sa copine dans un couloir. Vincent lui avait alors rétorqué que n’ayant plus vingt ans il aurait préféré, si possible, la coincer dans un lit ou sur un canapé. On en était bien sûr resté là, mais quand Vincent croisa Emmanuelle quelque temps plus tard dans le loft, il eut la certitude, après une œillade meurtrière, d’être au centre de certaines discussions.

En voyant son amie pleurer, Juliette ne put retenir ses larmes. C’était la deuxième fois depuis ce matin et cela lui fit du bien. Elles marchèrent toutes deux dans la cour et une fois apaisées elles rejoignirent un groupe d’élèves de leur classe.

– Savez-vous pourquoi Marjorie n'est pas venue en cours la semaine dernière ?

– Non, pourquoi ?

– Elle a subi un IVG.

– C'est pas vrai ! Et comment le sais-tu ?

– C'est mon père qui l'a opérée.

– Quelle salope ! Elle sait qui était le père au moins ?

– Même pas, c'était une tournante chez Jérôme.

– Jérôme !? Je croyais qu'il était pédé celui-là !

– Il l'est, mais cela n'empêche pas.

– D'accord, bonjour le sida.

– Elle s'en fout, elle est déjà séro depuis Noël quand elle s'était shootée en Espagne.

– Tu parles d'un cadeau de Noël, enfin tu fais bien de nous prévenir, elle nous aurait plombés cette garce !

S'il avait été encore de ce monde, Vincent en serait tombé le cul par terre. C'était bien la peine d'envoyer ses enfants dans le lycée de Baudelaire pour entendre un tel discours ! Emmanuelle et Juliette n'avaient manifesté aucun étonnement et s'en étaient retournées en cours comme si de rien n'était. Les mœurs évoluent vraiment pensa Vincent, mais était-ce vraiment de l'évolution ? Et puis Baudelaire n'était pas non plus un modèle...

Le temps encore lui échappa et il se retrouva tout seul sous un arbre ! Vincent retrouva les filles en cours de philosophie et écouta poliment le professeur. Il déambula dans les travées et s'amusa encore de son invisibilité. Il observait les auras de chacun et constata que tous, malgré un regard attentif, avaient

l'esprit ailleurs. Arrivant auprès d'Emmanuelle il sentit des vibrations de contrariété. Fixant son attention, il en comprit instantanément la cause. Elle avait en ce lundi, à l'insu de Juliette, décidé de le séduire ! Ce jour de la semaine était celui où il restait chez lui à classer ses papiers et faire ses commandes pour la semaine. Voilà pourquoi Emmanuelle était tout en beauté ; cet après-midi elle aurait franchi sa porte prétextant un livre oublié et... Vincent fut encore une fois consterné. Et le pire était de savoir ce qu'il aurait fait. Elle aurait pu être sa fille. Mais... Elle était belle et... séduisante comme un cœur. Il caressa d'une façon bienveillante ses cheveux et aussitôt il sentit un contact aussi léger qu'un fil d'araignée.

– *Ah !*

– *Et bien mademoiselle Krugert, que vous arrive-t-il ?*

– *Une bête madame, j'ai une bête dans les cheveux !*

Emmanuelle s'était levée d'un bon et secouait sa chevelure de feu. Vincent avait jailli de la classe comme un bouchon de champagne et s'était retrouvé au cœur du Panthéon ! Mais par tous les saints que s'était-il encore passé ? ! Emmanuelle avait senti sa main, il en était certain. Il y avait donc des personnes sensibles à son esprit ! Chaque minute passée dans l'au-delà lui réservait son lot de surprises. Mais était-il bien dans l'au-delà ? Il flotta au-dessus des tombes plusieurs fois centenaires, l'esprit torturé par un flot incessant de questions. Ces hommes illustres étaient-ils eux aussi passés dans cet au-delà ? Il n'obtint aucune réponse, mais il acquit la certitude que même célèbre, il aurait refusé d'être inhumé dans ce lugubre

endroit. Il descendit la rue Soufflot, s'engagea dans le boulevard St Michel et fit du lèche-vitrine pour passer le temps. Il s'arrêta devant un magasin d'habillement pour homme, regarda avec un semblant d'intérêt tous ces vêtements maintenant inutiles pour lui, puis continuant sa déambulation jusqu'à la place St Michel, il observa un jeune couple qui se bécotait sans retenue près de la fontaine. Il pensa aussitôt à Juliette en espérant qu'elle ne ramène pas à la maison un petit ami avec cette dégaine. Pour l'instant elle avait été bien sage, et le seul qu'il avait aperçu, avait l'air d'avoir été élevé au bon grain. Mais maintenant qu'il n'était plus là... Aussitôt il se retrouva au côté de sa fille en cours d'anglais.

– *What about you Philip ?*

– *I am bad madam, I am loving.*

Vincent sourit et traversa le mur. Il fallait vraiment qu'il apprenne à contrôler ses pensées pour ne plus en être tributaire, et surtout éviter de se rapprocher de la sensuelle Emmanuelle.

Il survola la Seine, la place de la Concorde, remonta les Champs-Élysées, exauça un vieux rêve en passant sous l'arc de Triomphe et retourna rue du Louvre. Le loft était silencieux, seules les vibrations émises par son chat qui dormait sur le grand sofa traversaient l'espace telle une onde de chaleur. Un fin fil bleu partait du ventre du félin, comme un cordon ombilical, et s'en allait par la fenêtre. Constitué semblait-il de la même matière que lui, la chose était insaisissable comme de la fumée. Marquis était-il mort ? Vincent suivit ce cordon qui, stupéfaction, partait à des kilomètres ! Il concentra ses pensées sur son chat et se retrouva immédiatement au-dessus du

sofa. Il recommença en se concentrant cette fois sur le corps astral de l'animal et, une grande plage de sable blond bordée d'une mer azur s'offrit devant lui. Quel était encore ce mystère ? Où était-il ? Était-ce enfin le paradis tant attendu ? La mer ondulait en de petites vaguelettes sur le sable fin comme une invitation publicitaire à un voyage exotique. Vincent hésitait ; malgré la plénitude du lieu, il sentait qu'il y avait quelque chose qui clochait dans ce décor de rêve. Une présence mystérieuse se tenait dans l'onde. Angoissé, pétrifié, Vincent se sentit d'un seul coup pris au piège, tétanisé comme une jeune otarie devant l'attaque d'un orque. Cette chose arrivait sous la mer à grande vitesse et allait l'engloutir. Une ombre gigantesque montait des profondeurs, Vincent ferma les yeux et pensa à son chat, mais rien ne se passa, ses pieds restèrent prisonniers du sable. La mer se gonfla dans une houle sombre, menaçante, un sifflement terrifiant déchira l'air, Vincent se couvrit le visage en poussant un cri de terreur et... plus rien. Il se retrouva sur le sofa avec un Marquis qui le regardait en ronronnant. Vincent se laissa flotter dans le salon.

– Il y a des mondes pour lesquels tu n'es pas prêt.

Vincent se retourna d'un seul coup, mais ne vit que son chat qui allait vers la cuisine. Pourtant il était certain que quelqu'un s'était adressé à lui... Son chat ! C'était son chat qui lui avait parlé ! Vincent essaya d'entrer en communication avec lui, mais il n'obtint aucune réponse cohérente. Il y avait des images, des impressions, mais ce n'était pas un discours dans le sens strict du terme. Étrange, et dommage, il aurait bien aimé parler avec lui et connaître ses impressions sur la vie de chat, mais il n'était pas encore *prêt*, même pour ça.

Pour la première fois depuis sa mort, Vincent venait d'avoir peur, effrayé comme par le pire des cauchemars. Cette plage existait-elle vraiment ou était-elle le fruit de son imagination ? Même mort continuait-on à rêver ?

Vincent retrouva Valérie et Thomas dans un restaurant rue de Passy. Vêtue d'un tailleur gris perle, sa femme était très élégante.

– C'est pour mercredi 11 heures, mais je te l'ai déjà dit je crois, décidément, je perds la tête.

– Je te remercie encore Thomas pour tout ce que tu as fait.

– Mais c'est tout naturel voyons.

– J'ai réfléchi ; je n'enverrai pas de faire-part, je téléphonerai simplement. Mettre sous enveloppe ces papiers me déprime.

– Tu as raison. J'ai commandé le cercueil le plus simple, je pense que Vincent n'aurait pas supporté le luxe. Par contre, j'ai contacté Diane, elle chantera pendant la cérémonie.

– Tu as très bien fait, il aimait beaucoup Diane. Elle a dû être effondrée.

– La pauvre, je l'ai sentie vaciller quand le l'ai appelée. Mais bon sang de bon sang ! Pourquoi fallait-il que cela arrive !?

– C'était sans doute son destin, mais j'ai du mal à l'admettre. J'ai toujours l'impression qu'il va rentrer, ou que je vais le voir sortir d'une pièce. Tu comprends pourquoi j'ai voulu que l'on se rencontre ici, à la maison c'est infernal.

– Il ne méritait vraiment pas ça... Et Juju ?

– Mieux que je le craignais. Elle ne veut pas manquer le lycée. Elle est courageuse. J'espère que tout se passera bien pour son bac.

– Il faudra être attentif, car il y aura certainement un contrecoup.

– Oui, c'est affreux... Perdre son père... Son porte-documents est encore dans l'entrée, je n'ai pas eu le courage d'y toucher. Je voulais aussi te dire que... Non... Plus tard.

Planté devant son assiette de cochonnaille Thomas hocha la tête, comprenant ce *plus tard* comme le silence d'un profond chagrin auquel il faudrait s'habituer.

Thomas était rondouillard. Il avait toujours eu tendance à l'embonpoint et, obnubilé par ce problème, il en avait même fait son sujet de thèse. Il trimbalait en permanence huit à dix kilos de trop et, comble de malchance, il avait épousé un cordon-bleu de femme qui elle aussi se portait bien, et lui mitonnait midi et soir, puisque femme au foyer, des petits plats à damner un pénitent qui aurait fait vœux d'abstinence. Mais aujourd'hui, et sans doute pour la première fois de sa vie, son assiette ne lui inspira que dégoût et tristesse.

Vincent s'amusa beaucoup à les écouter parler de la mort, de la destinée et de la fatalité. Comment auraient-ils pu comprendre le comment de la situation alors que lui, aux premières loges, n'y comprenait absolument rien. Les formalités de son enterrement semblaient réglées d'une façon convenable et le fait que Diane vienne chanter le mit presque en joie. Amie de longue date, chanteuse dans le chœur de Radio France, elle avait été le témoin de son mariage.

La pauvre, il n'aurait pas aimé être à sa place, chanter à la cérémonie d'enterrement de son meilleur ami...

Valérie quitta Thomas et prit un taxi pour se rendre à son travail. Vincent se glissa à ses côtés et posa sa main sur l'aura de sa cuisse comme il l'avait fait des centaines de fois en conduisant. Il la sentit triste, mais heureuse à la fois ; le fait d'être auprès d'elle devait la reconforter inconsciemment pensa-t-il. Il la contempla et la trouva vraiment belle ; comme disaient les poètes, la fleur devenait fruit et ses quarante et un ans étaient un épanouissement. Malgré une réserve coutumière et un manque d'entrain pour la bagatelle voilant légèrement leurs deux dernières années, Vincent l'aimait toujours. Tous les couples passaient par cette situation. La routine nivelait la passion comme on disait. Mais bon, les sentiments étaient toujours présents. Maudite communion ! Comment avait-il pu glisser dans une telle vulgarité ? La froideur de Valérie ? Il est vrai qu'elle s'était refusée deux fois à lui la semaine dernière. Ceci expliquant cela... Le taxi déposa sa femme devant le bel immeuble art nouveau que la compagnie d'assurances avait acheté voilà plus de cinq ans et refait à neuf. Le luxe étant pour le commun l'apanage de la sécurité, la direction n'avait pas lésiné sur la décoration. Le bureau de Valérie était l'un des plus beaux, des cérusés ocres pour les murs et plafond, une moquette tabac, un mobilier en cuir vieilli de la même couleur, un bureau de granit sable d'Albanie d'un seul tenant, et le clou, un Soulage dès plus noirs au mur. *Assis* dans un fauteuil, Vincent regarda Valérie recevoir les condoléances de sa secrétaire ainsi que de quelques collègues de bureau, lire son courrier,